

Le Collectif Anarchiste de Traduction et de Scannerisation (CATS) de Caen (et d'ailleurs) remet en circulation aujourd'hui sur Internet une traduction effectuée il y a quelques années par un camarade de Caen. Ce faisant, nous espérons redonner « une seconde jeunesse » à cette traduction qui nous paraît intéressante.

D'autres traductions sont en téléchargement libre sur notre site : <http://ablogm.com/cats/>

Le texte, « Témoin oculaire à Halabja » (« Eye witness in Halabja ») a été publié dans la revue radicale « Wildcat » N°13, été-automne 1989, et a été récupéré sur internet.

Un compagnon du SIA de Caen a assuré la traduction de ce texte en 2006, traduction qui a été compilée avec d'autres pour constituer une brochure sur les luttes sociales en Irak.

On peut également trouver cette traduction (et bien d'autres traductions, articles, brochures etc...) sur le site du Syndicat Intercorporatif Anarchosyndicaliste : <http://www.anartoka.com/sia>

Le massacre d'Halabja en 1988 est assez connu en occident. Ce qui l'est moins, c'est le contexte, les raisons qui ont conduit le régime baasiste (faasciste est-on tenté d'écrire) à utiliser massivement des armes chimiques contre des civils, raisons qui peuvent se résumer au fait qu'un pouvoir dictatorial ne peut se permettre sans risques de laisser toute une région, truffée de déserteurs hébergés par une population complice (la guerre Iran-Irak dure déjà depuis des années...), échapper à son contrôle effectif...

D'où la traduction par nos soins de ce témoignage, initialement paru dans la revue radicale « Wildcat ».

Témoin oculaire à Halabja

(Publié dans « Wildcat » N°13, été-automne 1989)

Le 12 mars 1988, la cité d'Halabja, dans le Kurdistan irakien, fut presque complètement détruite par les forces armées irakiennes qui firent usage d'armes chimiques. Environ 8000 personnes furent tuées sur le coup et des milliers d'autres moururent de leurs blessures dans les quelques semaines qui suivirent. Halabja ne fut pas choisie au hasard comme endroit pour un tel massacre. C'était un des lieux majeurs de lutte prolétarienne contre la guerre Iran-Irak. Il y avait au moins un déserteur dans chaque maison, et parfois quatre ou cinq. Ce qui suit est un résumé de traductions de lettres et d'articles que nous avons vus, écrits par des camarades vivant à Halabja avant et pendant le massacre. Comme le récit parle de lui-même, nous ne voyons pas la nécessité d'en rajouter.

Les conditions sociales

Durant l'année 1987, le gouvernement détruisit 45 villages autour d'Halabja, utilisant des explosifs pour détruire complètement toutes les maisons. Les habitants affluèrent en masse à Halabja, faisant grimper la population à environ 110 000 personnes. Presque tous les jeunes hommes dans ces villages étaient des déserteurs. Ils ne se contentaient pas simplement d'éviter la guerre, ils discutaient tout le temps des moyens de faire quelque chose contre elle.

L'afflux de gens entraîna une pénurie sévère de logements et il n'y avait pas de travail pour la plupart d'entre eux. Les magasins ne vendaient virtuellement rien à part peut-être du riz et du pain – les fruits, les légumes et la viande étaient beaucoup trop chers pour la plupart des gens. Il y avait en permanence des discussions entre les gens sans travail sur ce qui pouvait être fait à propos de la guerre. Seuls les riches voulaient se battre pour leur pays. La plupart des gens vendaient leurs biens à cause des conditions

instables. Cela permettait aux riches d'être encore plus riches en achetant les téléviseurs, les frigos etc... des gens et en les revendant dans d'autres villes.

Les organisations politiques

La seule organisation politique bourgeoise assez grosse qui soit prise au sérieux par les déserteurs était le Parti Communiste Irakien. Toutes les autres organisations et partis, en particulier les nationalistes kurdes (leur plus grande organisation étant le Parti Démocratique Kurde) étaient totalement discrédités à cause de leur collaboration ouverte avec l'Etat. A la fois le PDK et le PC tendaient à court-circuiter tout ce que les déserteurs faisaient. Le PC, toutefois, avait une plus grande crédibilité parce qu'il apportait plus de soutien aux déserteurs que quiconque d'autre et parce qu'il était la seule organisation à dire que tôt ou tard le gouvernement attaquerait Halabja et que les gens devaient se préparer à cela. Le PC avait besoin d'effacer la mauvaise réputation qu'il avait acquis en rejoignant le gouvernement baasiste en 1974.

Il y avait aussi des douzaines de petites organisations, la plupart proclamant être communistes, avec des noms comme « le Parti des Travailleurs marxistes Léninistes », « le Groupe Marxiste Léniniste » etc... Ils produisaient beaucoup de tracts et de graffitis sur les murs.

Quelqu'un qui vivait à Halabja publia une brochure sur la condition des déserteurs qui était très critique pour les nationalistes kurdes. Une semaine après il fut tué. L'endroit était en plein chaos. Les « traîtres et les agitateurs » circulaient tous légitimement à l'intérieur de la structure des organisations pro-gouvernementales. « H. a un flingue, et aussi des papiers valides. Est-ce que tu peux le croire ? ».

Les Forces Armées

Depuis fin 1986-début 1987, trois types d'armées existaient à Halabja en plus de l'armée régulière irakienne.

Il y avait :

a) LES ARMEES CLANIQUES – Autour d'Halabja, il y avait traditionnellement cinq groupes familiaux/tribaux principaux et beaucoup d'autres plus petits. Durant la guerre le sentiment d'appartenir à un clan ou à un autre était devenu plus fort parmi la population. Le gouvernement essaya de réintégrer les déserteurs dans les forces armées de l'Etat en payant les leaders claniques (de gros propriétaires terriens qui étaient devenus capitalistes) 50 000 dinars par mois, plus des quantités d'armes, de voitures etc... pour rafler les déserteurs de leur propre clan et les soumettre à une discipline militaire.

Il y avait une très féroce compétition entre les armées claniques dont les leaders rivalisaient pour trouver davantage de « recrues » et ainsi obtenir plus d'argent du gouvernement. Cela aboutit à de nombreuses fusillades dans les rues et même dans les cafés et les magasins. Quand les gens parlaient de la « guerre » à Halabja ils évoquaient les guerres entre les armées claniques et entre ces dernières et les déserteurs et non la guerre entre l'Iran et l'Irak.

b) LA GARDE NATIONALE – C'était de loin la plus grande armée. Elle n'avait pas d'uniforme et avait très peu d'armes. C'était l'armée que les déserteurs rejoignaient simplement parce qu'il y avait une loi qui disait que toute personne devait avoir des papiers d'identité qui établissaient qu'elle avait rejoint une armée. La garde Nationale peut être vue comme une manière de légaliser la désertion de la même manière que le « droit de grève » légalise l'arme de la grève. Saddam Hussein a même parlé d'un « droit à la désertion ».

c) LES CHASSEURS DE PRIMES – C'était une petite force qui agissait avec une extrême brutalité en faveur de l'Etat. Leur principale fonction était de forcer les déserteurs à rejoindre la garde nationale. Ils vérifiaient constamment les papiers d'identité des gens et avaient le droit de tuer légalement quiconque n'en avait pas. Ils étaient payés 1000 dinars pour ramener quelqu'un vivant au poste de police et 500 dinars pour ramener sa tête. Ils tuaient beaucoup de pauvres gens juste pour avoir de l'argent. Ils pouvaient ramener la tête de quelqu'un dans un commissariat en prétendant qu'il l'avaient tué à la

frontière et qu'il était un pasdaran (Gardien de la Révolution iranienne). Après le massacre la plupart de ces ordures allèrent en Iran pour faire le même boulot pour le compte de l'Etat iranien.

Il y avait des liens très proches entre les leaders des armées claniques, les chasseurs de primes, les organisations nationalistes kurdes et les hommes d'affaires locaux.

Le soulèvement de mai 1987

Toutes les discussions à propos d'empêcher le gouvernement de détruire Halabja se transformèrent en action le 13 mai 1987 quand des militants occupèrent les mosquées et utilisèrent leurs haut-parleurs pour appeler à l'organisation d'un soulèvement. Les mosquées furent utilisées car c'étaient les bâtiments les plus pratiques pour tenir des meetings de masse. C'était ironique car auparavant, durant des semaines, des religieux avaient fait des discours spéciaux à la fin de chaque prière du vendredi sur... le fléau de la subversion communiste ! Presque l'ensemble de la population ouvrière d'Halabja était réveillée cette nuit là, discutant et s'organisant.

Beaucoup de gens avaient des armes ; c'étaient pour la plupart des gens qui avaient été dans les armées claniques (doubles déserteurs !). tous les âges étaient impliqués et les femmes autant que les hommes. Tout le monde disait « Les soldats sont nos frères, c'est Saddam qui est l'ennemi ! ». Des troupes de l'armée irakienne vinrent à Halabja. Elle dirent, plus ou moins, « Nous avons été envoyé ici pour vous tuer mais nous ne le ferons pas. Mais, s'il vous plait, dispersez vous. » La foule refusa de se disperser et persuada la plupart des soldats de rejoindre la rébellion.

« ...en mai les forces gouvernementales furent dépassées. Le peuple avait pris le dessus et la police et l'armée devaient se dissimuler, étant seulement capables de tourner autour de la ville avec des tanks et des divisions blindées. Les hélicoptères faisaient des cercles au dessus des têtes, appelant au calme et à la prudence en face des ennemis de la nation. Des batailles faisaient rage autour de la ville et les iraniens approchaient. La ville fut bombardée par l'artillerie iranienne et il y eut beaucoup de pertes. Tout le monde était conscient du danger mais n'était en faveur ni des iraniens ni des irakiens. »

Les hélicoptères étaient accompagnés par des chars. Certains rebelles tirèrent sur les chars, alors les hélicoptères tirèrent des rockets sur la foule. Les gens fuirent. Des troupes composées de jordaniens envahirent alors la ville tuant des centaines de gens. Quelques jours plus tard 200 personnes furent raflées, certaines arrachées des hôpitaux et elles furent enterrées vivantes. Cinq jours après que la rébellion ait débuté, le gouvernement détruisit complètement la zone où elle s'était produite. Ils piégèrent aussi des maisons vides aux alentours causant de nombreuses autres morts.

Beaucoup de gens fuirent en Iran par petits groupes mais les peshmergas (guérilleros nationalistes kurdes) essayèrent de les en empêcher, disant qu'ils allaient « libérer » Halabja. Cela n'empêcha pas les nationalistes d'aider des gens riches et des mollahs à fuir, en échange d'argent. Tous les jours des hélicoptères venaient pour dire aux gens d'être calmes. Ils disaient qu'Halabja ne serait pas détruite.

Durant les quelques semaines suivantes il y eut des rébellions dans quatre ou cinq autres villes kurdes. Le gouvernement ferma les mosquées et coupa leur électricité pour empêcher qu'elles soient utilisées comme à Halabja.

La visite du gouverneur

Le gouverneur de Sulaymaniyah (la grande ville la plus proche) vint à Halabja et fit un discours. Il dit « Halabja est une des cités en Irak qui a fait beaucoup de sacrifices tout au long de l'Histoire. Le Président Hussein lui-même porte un intérêt spécial à Halabja et les gens qui répandent des rumeurs sur la destruction d'Halabja sont nos ennemis et les ennemis de l'Etat. »

Quelqu'un dans la foule cria « qu'est ce que vous avez fait aux 200 personnes raflées ? Nous voulons les revoir ! ». Le gouverneur dit « au revoir. A la prochaine ! ».

La montée

Peu avant le massacre, les déserteurs s'emparèrent de Sirwan (une ville à 20 kms d'Halabja) à l'aide d'armes provenant des armées claniques. Aucune organisation nationaliste kurde n'était impliquée mais le PC l'était dans une certaine mesure. Peu après, l'aviation irakienne détruisit la ville avec des bombes et des rockets.

Deux semaines avant le massacre, les leaders claniques et les officiers de l'armée furent déplacés en secret à Sulaymaniyah. Les soldats irakiens soupçonnaient que quelque chose était en train de se tramer et beaucoup donnèrent leurs armes aux déserteurs dans les rues avant de fuir à Sulaymaniyah.

Beaucoup de pauvres gens tentaient de fuir en Iran mais les peshmergas les refoulaient tandis que, comme avant, ils aidaient les riches. Peu avant le massacre Halabja fut bombardée pendant trois jours par l'Iran et fut alors occupée par les pasdarans. Les peshmergas aidèrent directement au bombardement iranien (peut-être parce qu'ils voulaient être débarrassés de l'armée irakienne) et après l'occupation ils aidèrent les pasdarans à garder les gens à Halabja. Dans le même temps ils déplaçaient leurs propres familles en Iran.

Le massacre

Le 13 mars 1988 des bombes chimiques furent larguées sur Halabja (les gaz étaient en partie fabriqués par une firme allemande – NdT). Ni les pasdarans ni les peshmergas n'eurent de morts. Les soldats iraniens étaient partis un jour auparavant ou le matin du massacre. Les peshmergas continuaient d'encercler la ville. Certains avaient des masques à gaz.

« Nous courûmes dans les sous-sols de l'autre côté de la rue pour nous abriter. Une demi-heure après les avions arrivèrent de toutes les directions – il devait y en avoir au moins une vingtaine, croyez moi – et en quelques minutes Halabja fut en ruines. Peu après nous sentîmes les gaz. C'était comme l'odeur de l'ail. Certains d'entre nous coururent chercher de l'eau et nous donnâmes aux autres des serviettes et des vêtements mouillés pour couvrir leur visage ».

Au moins 3 gaz différents furent utilisés : gaz moutarde, gaz innervant et quelque chose qui rendait les gens fous (ils arrachaient leurs vêtements, riaient pendant un moment et tombaient ensuite raides morts). Environ 8000 personnes moururent immédiatement.

Même après le massacre les peshmergas ne laissaient pas les gens partir. Ils pillaient les maisons et violaient les femmes.

Après environ une semaine beaucoup de gens étaient aveugles ou malades. Beaucoup avaient tout simplement perdu la volonté de vivre.

Après le massacre : la vie dans les camps de réfugiés en Iran

Des milliers de survivants finirent dans des camps de réfugiés en Iran où ils ne leur était permis aucun contact avec la population iranienne. Le PC a encore quelques soutiens parmi les réfugiés mais lorsque les peshmergas sont venus dans les camps pour essayer de recruter ils en ont été chassés à coups de pierres.

Les camps sont dirigés comme des casernes. Tout est organisé de manière à ce que les gens n'aient pas de contacts entre eux. Si vous ne restez pas à l'endroit qui vous a été affecté vous prenez le risque d'être enfermé sans nourriture. Des laissez-passer spéciaux sont nécessaires pour quitter les camps. Ils sont très

difficiles à obtenir. Nous sommes encore comme des conscrits. Tout ceux qui sont nés entre 1945 et 1970 doivent rejoindre l'armée, le reste va dans l'armée de réserve.

Représailles et repeuplement

Si un soldat irakien est tué à un endroit particulier, l'Etat ordonne de raser un certain nombre de maisons et exécute 5 ou 6 jeunes gens en public comme avertissement.

Beaucoup de gens d'Halabja qui n'avaient pas de familles à Bagdad ou à Sulaymaniyah furent envoyés dans des « zones vides » près de la frontière avec l'Arabie Saoudite. S'échapper de ces zones est impossible parce que vous mourrez de soif avant d'atteindre la ville la plus proche. Le gouvernement irakien a commencé à reconstruire Halabja. Ils essayent de faire venir plus de gens des villages arabes du sud à Halabja. Ce sont des gens qui ont aussi combattu l'Etat durant la guerre.

Notes complémentaires du traducteur :

Un autre petit texte sur le massacre fait état du fait que les survivants d'Halabja furent stigmatisés par le régime et que ceux qui échappèrent à la déportation dans le sud eurent beaucoup de difficultés à trouver du travail ou à s'inscrire dans des lycées ou des facs dans le reste du pays.

Par ailleurs, dans le sud du pays aussi, à majorité chiïte, certaines zones regorgeaient de déserteurs, abrités par des populations traditionnellement hostiles à l'autorité du pouvoir central. Ce fut le cas par exemple dans les vastes zones marécageuses qui bordent le fleuve Euphrate. Certaines de ces zones marécageuses furent la cible de vastes opérations militaires de ratissage à la fin des années 80 et leur population raflée et déportée.